

La Peur

C'était il y a déjà de nombreuses années. Dans une grande maison dijonnaise, où nous venions d'emménager et où je me plaisais beaucoup. Entourée d'un immense jardin planté de grands arbres, cette demeure ressemblait plus à un manoir du XIXe siècle qu'à une maison de notre époque, si ce n'est qu'elle était dotée de tout le confort souhaité, lumineuse malgré des fenêtres à l'ancienne, facile à vivre malgré ses deux étages bien distincts. Et j'entreprenais régulièrement d'ouvrir et d'aérer toutes les pièces, laissant entrer le soleil et la lumière.

La nuit, c'était différent. On aurait dit que cette maison se recroquevillait sur elle-même, paraissait plus petite, les pièces plus étroites, l'atmosphère un peu surannée.

C'était étrange, ce contraste entre le jour et la nuit. Je m'y habituais malgré tout petit à petit et vivais joyeuse dans cet environnement nouveau pour moi, alors que jusque-là j'avais plus vécu dans de petits appartements citadins qu'au cœur de grands espaces verts.

Ce soir-là, j'étais seule et me proposais d'écouter de la musique après un dîner frugal. Je disposai couvert et assiettes dans mon lave-vaisselle et me dirigeai vers le grand salon. Alors que je venais à peine d'y entrer, il se passa quelque chose d'étrange : sans que j'aie eu le temps de poser le disque de vinyle sur le plateau du tourne-disque, les premières mesures du Concerto d'Aranjuez s'élevèrent dans le silence de la pièce... Or, c'était justement le morceau que je voulais écouter ! Et il était bien sur son lecteur.

Mon cœur se mit à battre plus vite, mais j'essayai de me raisonner : si je n'avais pas moi-même posé ce disque sur la platine, alors qui donc l'avait fait ? Et comment ce mystérieux personnage avait-il deviné le morceau que j'avais choisi ? Je devenais folle, ce n'était pas possible....

Je me calmai peu à peu, arrêtai le Concerto d'Aranjuez et mis à la place une symphonie de Mozart. La soirée s'écoula sans autre incident, et j'en arrivai à penser que j'avais rêvé tout haut, et fait les choses machinalement.

J'allai me coucher vers minuit, fatiguée, mais encore habitée d'un sentiment de malaise que je n'arrivai pas à expliquer. Je me couchais rapidement, après avoir vérifié la fermeture des issues, ce qui m'était habituel. J'ignore combien de temps dura mon sommeil, mais je me réveillai brusquement en sueur, haletante : quelqu'un montait l'escalier, lentement, pesamment...

Donc je ne rêvais plus. Je restai sidérée, terrorisée dans mon lit, avec l'envie de m'enfouir sous ma couette, de me changer en pierre, et d'attendre... L'étrange incident de la soirée me revint immédiatement à l'esprit. Pourquoi donc relier les deux ? Parce qu'il y avait forcément quelqu'un d'autre caché dans la maison hier soir ! J'étais trop bouleversée pour avoir voulu retenir cette hypothèse, mais l'évidence sautait aux yeux ! Pourtant j'avais bien fait le tour de la maison avant de monter, et rien n'avait bougé, aucune trace de qui que ce soit.

Les pas continuaient de grimper les marches, rendant mon angoisse interminable... Dans ma poitrine, mon cœur était proche de l'explosion.

Que faire ? Je n'avais aucun téléphone à portée de main, aucune arme ni même aucun objet susceptible de m'aider à me défendre. J'étais prise au piège...

Soudain un grand bruit de chute troua le silence et me fit sursauter. Puis, plus rien, rien qu'un silence impressionnant...

Au bout d'un moment, j'osai me lever, afin d'en avoir le cœur net. Je sortis de ma chambre et approchai de l'escalier, m'attendant au pire. Je décidai de ne pas allumer l'éclairage et m'efforçai d'écarquiller les yeux pour mieux voir dans l'obscurité. Un rayon de lune éclaira soudain à ce moment le bas des marches, et je ne distinguai rien, absolument rien, ni personne...

Ceci ne me rassura pas. Peut-être quelqu'un était-il tombé et avait perdu connaissance ? Peut-être y avait-il là quelque blessé, voire un cadavre ?

A ce moment précis, la sonnerie du téléphone retentit et je dus descendre pour répondre, toujours entourée par le silence. Au bout du fil, Hélène, ma meilleure amie, m'annonça le décès brutal de son frère dans un accident de la route.

Je partageai sa peine, car Christian était aussi l'un de mes amis d'enfance, compagnon des bons et des mauvais jours, toujours joyeux, cordial et serviable.

Soudain alors que j'avais encore le visage plein de larmes, un détail me revint brusquement en mémoire : le Concerto d'Aranjuez était l'un de ses morceaux préférés !

Mon Dieu, était-il possible que ceci ait eu un rapport avec ma terreur nocturne ? Se pouvait-il qu'il s'agisse d'une ultime tentative de Christian pour communiquer ? Pour me dire adieu ? Je ne pourrai jamais répondre à cette question...

J'appris plus tard par Hélène que c'est mon prénom qu'il prononça à l'hôpital avant de rendre l'âme...

Depuis ce jour, cette peur de rester seule ne m'a plus jamais quittée, et c'est encore une grande angoisse qui m'étreint quand, de temps à autre, au gré de mes voyages, je repasse par Dijon.